

## Mémoire d'écureuil

Toute jeune, j'habitais un quartier d'immeubles à logements divisé en rues étroites et en ruelles encombrées de garages de tôle. Les petits voisins et moi formions une bande joyeuse laissée à elle-même dans ce parc d'enfants improvisé. Nous respirions à pleins poumons la poussière des chemins de gravier. Nous régnaient en rois et reines sur les toits auxquels nous accédions en montant sur le capot des voitures et en grimpant le long des tuyauteries extérieures.

En quatrième année du primaire, mes parents m'envoyèrent dans un établissement situé à deux kilomètres de la maison. Des amitiés solides s'étaient déjà formées entre les écolières qui provenaient d'un milieu différent du mien et qui fréquentaient l'institution depuis leur première année. Je maîtrisais les règles et les codes de la rue. Je ne compris pas grand-chose à ce nouvel univers. Par l'effet d'une mauvaise conjoncture, je commençai à glisser sur une pente dangereuse, celle qui finit par me transformer en victime d'intimidation. À l'époque, je subissais les coups et les colères de mon père brisé par la maladie mentale — il souffrait de psychose bipolaire. Fragile, je ne sus pas me défendre contre l'exclusion.

Chaque fois que je tente d'écrire sur cette période de mon existence, ma pensée se fige. Je me sens comme l'écureuil qui s'immobilise devant les phares d'une automobile. Mais je m'oblige à poursuivre puisque seule la parole libère la mémoire de la douleur. Huit ans passèrent à pleurer à chaudes larmes, à crier la tête enfouie dans l'oreiller, à serrer les dents au point de me faire saigner les gencives. La détresse ressentie me plongea dans un puits que je crus sans fond.

Quelle force me permit de remonter la pente, de m'accrocher à l'avenir, de fonder une famille, de réussir ma carrière? Je me revois courir dans les ruelles de mon enfance. Je me souviens du nom de chacun de mes amis. Ce sont eux

qui me sauvèrent la vie. Parmi eux, il m'avait été accordé d'éprouver l'émotion sécurisante d'appartenir à un groupe et d'être accueillie sans condition.

Trente ans plus tard, j'acceptai une invitation à une soirée réunissant les anciennes de mon école. Je rassemblai mon courage et m'aventurai à me retrouver en présence de ces filles, aujourd'hui devenues femmes, mères, professionnelles. Nous rimes de nos conflits passés, de nous-mêmes, soulagées je crois bien de constater que les dégâts avaient été limités. L'une d'entre elles me confia qu'elle avait été affectée par des cauchemars. Il y eut donc des victimes de part et d'autre. Ce ne fut pas l'occasion de tirer vengeance, mais plutôt celle de dire adieu à des jours sombres.

L'expérience m'a appris que nous sommes tous capables, moi y compris, du pire et du meilleur. Sensible aux situations d'exclusion à petite comme à grande échelle, je tente de donner un coup de main, guidée par l'empathie et la compassion. Malgré mes bonnes intentions, il m'arrive d'échouer. Cependant, le réconfort que j'apporte parfois est la lumière qui baigne les jours qu'il me reste.

*Novembre 2014*